

## LA PERSÉCUTION EN CHINE

Nous empruntons des *Missions Catholiques* les lettres suivantes arrivées directement du Su-tchuen. Elles contiennent tous les détails de l'affreuse tourmente qui vient de se déchaîner sur cette mission si prospère de la Chine occidentale.

LETRE DE M. BLETTERY, PROVICAIRE DU SU-TCHUBN ORIENTALE

Tchong-Kin, le 7 juillet 1886.

**L**ES missions protestantes, anglaises et américaines, venues au Su-tchuen depuis quelques années seulement, avaient amené leurs familles, femmes et enfants. Pendant les grandes chaleurs, il leur fallait des endroits frais, des montagnes agréables. Ces messieurs s'établirent dans une grande pagode qui leur offrait ces avantages, à seize kilomètres de Tchong-Kin. Les gens du pays, indignés de voir des étrangers et surtout des femmes dans leur pagode, leur suscitèrent mille misères et finirent par les en chasser.

Cette année 1886, les Américains achetèrent en dehors de Tchong-Kin deux petits terrains, situés en dehors de Tchong-Kin l'un au couchant et l'autre au levant, sur deux montagnes qui dominent la ville à quatre ou cinq kilomètres. Un anglais acquit un autre terrain à côté des Américains, et immédiatement les uns et les autres commencèrent à bâtir quelques maisons pour y passer la saison des grandes chaleurs.

Le peuple était exaspéré de voir des étrangers occuper ces positions qu'il regarde comme des dieux de bonheur pour la cité. Le 4 ou 5 juin, plusieurs centaines de personnes s'y transportèrent, attaquèrent la maison située au couchant, brisèrent la porte et blessèrent une des dames. Depuis, les esprits s'agitèrent de jour en jour.

Pour calmer l'effervescence, le mandarin fit cesser les travaux ; néanmoins de nombreux placards contre les étrangers n'en continuèrent pas moins d'être affichés par les émeutiers, et l'on fixa même le jour où l'on devait commencer la démolition des établissements anglais et américains : le 1<sup>er</sup> de la 6<sup>e</sup> lune, 2 juillet.

Le 1<sup>er</sup> juillet, vers midi, nous apprenons que la population s'est déjà portée à la campagne pour procéder à l'œuvre de destruction. Nous étions loin de soupçonner que notre tour allait bientôt arriver. La ville paraissait calme comme à l'ordinaire. Vers quatre heures, quelques mauvais sujets, suivis d'un grand nombre d'enfants, s'introduisirent chez nous et se montrent assez insolents.

Bientôt les rues avoisinant la résidence épiscopale sont remplies par une foule immense ; impossible de circuler : en même temps, à coups de bâtons et avec des pièces de bois en guise de bélier, on enfonce nos trois portes à la fois et nous sommes envahis. Alors commencent le pillage et la destruction. Tout ce que cette foule rencontre est mis en pièces.

Il y avait alors, à la résidence épiscopale, Mgr Coupat, le provicaire, le procureur, M. Vinçot, avec MM. Lenoir, Desolmes, Podelsard et Rogie. Ce dernier venait d'arriver.

Pendant près de deux heures, nous avons assisté à des scènes de brigandage. Voyant que la posi-

tion n'était plus tenable, Mgr Coupat et trois missionnaires sortent de la maison et cherchent un refuge ailleurs. Sa Grandeur se rend au prétoire du Táo-tay ; la populace l'accompagne de ses huées. Les trois missionnaires, parmi lesquels je me trouvais, vont chacun de leur côté ; mais le soir, à la faveur des ténèbres de la nuit, nous nous réunissons au prétoire.

C'est alors que nous apprenons tout ce qui s'est passé dans la journée. En revenant de la campagne, la populace était allée piller les maisons des anglais et des américains dans la ville. Puis les émeutiers, se voyant réunis en grand nombre, émettent l'avis de se porter sur la résidence de l'évêque. Une bande va donc attaquer l'église paroissiale et le presbytère, une autre se dirige vers nous.

Trois de nos confrères, MM. Lenoir, Desolmes, Rogie n'étaient pas sortis avec Sa Grandeur : ils voulurent rester sur le lieu du désastre jusqu'à la dernière extrémité. Quand on eut brisé ce qui avait peu de valeur et emporté le reste, on alluma un immense incendie et on fit un brasier de notre établissement récemment construit et à peine terminé. De notre chapelle, de la procure, d'une

\*\*\* Nos pertes matérielles sont immenses : mais le mal moral qui s'ensuit est encore plus irréparable. Ce coup aura un terrible retentissement non seulement dans les points les plus reculés de notre mission, mais encore dans toutes les missions voisines.

C'est un coup de foudre qui nous a frappés au moment où nous nous y attendions le moins. Nos prêtres chinois, qui sont toute la journée à courir la ville pour visiter leurs malades ; nos chrétiens, mêlés avec les païens, n'avaient ni mieux prévu, ni même soupçonné cette tempête. On nous croyait tellement en dehors de tout danger que le consul anglais, qui, en sortant de chez les mandarins où il était allé demander protection pour ses concitoyens et les américains, avait eu son palanquin cassé, venait se réfugier chez nous, pensant que nous étions en sûreté. Son consulat avait été attaqué et pillé avant nous.

Le même jour, deux maisons de chrétiens attenantes à l'église furent démolies. On dit que l'appétit vient en mangeant ; c'est vrai surtout pour ces païens avides. Le lendemain, commençait le pillage de nos familles chrétiennes. Les trois principales et les plus riches, bien entendu, sont les



Bas-Zambèse.—Un campement en face de Mazeka, d'après un dessin du Rév. Père Courtois.

église paroissiale attenante et de son presbytère, de plusieurs boutiques bâties sur deux rues, il n'y a plus que des cendres et des débris de tuiles.

Notre procure était aussi la procure des missions voisines du Su-tchuen occidental, du méridional, du Yunnan et du Thibet. Argent, mobilier, habits, provisions, livres, titres, archives, calices, ornements, billets, etc ; tout a disparu, volé ou brûlé.

Nous n'avons emporté que les habits que nous avions sur le corps et c'est grâce à ce dénuement vraiment apostolique que la foule nous a épargnés.

Les uns criaient :

—Il faut les assommer !

D'autres répétaient :

—Ils sortent les mains vides, pourquoi leur faire du mal ?

Nous eussions été coupables si nous avions osé emporter quelques objets. C'est quand la maison ne fut plus qu'un brasier que nos trois confrères la quittèrent pour gagner la campagne.

La grande église paroissiale et le presbytère ont eu le même sort. Ils n'ont pas été incendiés, mais tout a été pillé et détruit, et, comme chez nous, il ne reste que des ruines. Cette église n'avait que quinze ans d'existence.

premières envahies et complètement dévalisées.

L'une d'elles avait une pharmacie et une autre boutique assez considérable, outre sa maison d'habitation. Le propriétaire, voyant le danger, se hâta d'appeler quelques personnes déterminées et se défendit bravement. On ne put forcer la maison et dix-huit des agresseurs furent tués sur le coup ou mortellement blessés. D'autres chrétiens, animés par cet exemple, font de même ; ce qui les a sauvés.

En attendant, les mandarins prenaient leurs mesures et rétablissaient l'ordre dans la ville, malgré les bruits les plus alarmants. Aujourd'hui, 7 juillet, tout est tranquille, et tout danger est ou paraît éloigné. Hier sont arrivés de 1,000 à 1,500 soldats appelés d'une garnison voisine par les mandarins effrayés.

\*\*\* Mais la campagne ! Mais les préfectures et sous-préfectures du Su-tchuen oriental !!! Que le danger y est imminent ! Que s'y passe-t-il et que va-t-il s'y passer ? Nous avons déjà appris la démolition de deux de nos pharmacies, dont l'une servait de presbytère, et la dispersion de plusieurs familles chrétiennes des environs de la ville. On